
UNE APPROCHE DU PARRICIDE DANS LA LITTÉRATURE ENFANTINE EN AFRIQUE CENTRALE¹

Dossou GBENOUGA
Université de Lomé
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Département de lettres modernes
Lomé-Togo

RÉSUMÉ

Un parcours de la littérature pour enfants, conte, roman, des auteurs de l'Afrique centrale permet de constater un rejet de l'entité du père dans les œuvres. Ce renoncement au père place l'enfant dans une double situation affective et psychologique. D'une part on assiste à une "prématuration" qui s'observe dans une substitution au père, avec l'exécution des fonctions traditionnelles dévolues au père. Ceci crée des échanges très émouvants dans la relation à la mère. D'autre part, l'enfant évolue dans un espace déséquilibré qu'il tente de gérer en affinant sa personnalité.

Mots-clés : Parricide, enfance, responsabilité, patrilinéaire, rejet, société.

ABSTRACT

Reading across children's literature, tale, novel by Central African writers, makes it possible to see the rejection of the father's entity. This rejection places the child in a dualistic situation that encompasses the affective and the psychological realities. On the one hand, there is a premature responsibility of the child with the latter's substitution to the father whereby the child plays the traditional roles that are reserved for a father. This situation forces pathetic exchanges in the child-mother relations. On the other hand, the child lives in an in-balanced environment that he tries to control through the affirmation of his personality.

Key words : Parricide, childhood, responsibility, father's bond, rejection, society.

(Footnotes)

¹ Nous n'avons pas la prétention de couvrir toute cette région d'Afrique. Nous nous contentons de l'analyse des œuvres des auteurs de cette région.

INTRODUCTION

Terme essentiellement juridique qui se définit, selon l'article 299 du code pénal français de 1810, « comme le meurtre des père et mère légitimes, naturels ou adoptifs, ou de tout autre ascendant légitime », le parricide est apparu dans la littérature occidentale comme une des thématiques récurrentes qui fondent la création littéraire et artistique. Il a permis à des auteurs comme Sophocle (*Œdipe Roi*), Shakespeare (*Hamlet*), Dostoïevski (*Les Frères Karamazov*), Marcel Proust (*A la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*) et autres de présenter les conflits qui se nouent à l'intérieur des cercles familiaux et de leur en donner une explication à la fois littéraire, sociale et culturelle. Si comme le laissent apparaître les différents textes et les psychanalystes, le parricide se résume fondamentalement à un crime violent, le traitement que la littérature en donne conduit à une réflexion globale sur la structuration de la société, la vision sociale des peuples. C'est ce qui sous-tend les travaux de Sigmund Freud¹ et de René Girard² sur le parricide et le mythe d'Œdipe.

L'approche du parricide n'est pas simplement liée à l'évocation du crime de sang, elle est plurielle, et renvoie au régicide comme dans le théâtre classique, aux conflits de générations, à la révolte contre le père, aux manifestations et revendications des travailleurs et beaucoup plus à une certaine dénonciation de la paternité défaillante, voire dans certains cas coupable. Plus habilement la présentation du parricide chez certains auteurs témoigne d'une contestation de l'autorité du père et de l'institution même de la famille. Il conviendra alors de se demander si ces différents comportements qui hypothèquent l'équilibre social ne conduisent pas à un patricide³ avec une remise en cause du père ou de l'autorité. L'approche littéraire africaine du parricide laisse apparaître des manquements graves, des abus et un effacement voulu du père, surtout dans les textes en Afrique centrale⁴.

Dans la majorité de ces pays africains, l'une des grandes préoccupations et des inquiétudes des peuples réside dans les relations qui existent entre les différentes couches sociales et, surtout, dans les liens entre les membres de la cellule familiale. L'évocation de la famille africaine devient, dans la plupart des espaces fictifs, un des lieux communs connus et célébrés par toutes les générations d'écrivains. La littérature sociale fait souvent apparaître ces liens qui émergent dans les textes comme une spécificité africaine à travers les thématiques

de la femme, son inclinaison mortifère ou maternelle, à travers les relations du père à la mère, l'exil, la répartition des tâches sociales et, chez les tout premiers romanciers, les principes et rites initiatiques. Il se crée un espace où l'enfant devient une métaphore obsédante dans l'évocation et l'approche des formulations de l'Afrique, dans ses différentes mutations, dans ses crises et dans ses espérances.

La plupart des politiques d'éducation mettent l'accent sur cette réalité qui se présente dans l'espace social comme le baromètre du degré de développement des pays, surtout subsahariens. Il est alors évident que l'approche et les manifestations culturelles de ces pays puissent renvoyer ou refléter, dans une certaine mesure, les motivations collectives, les caractéristiques, les obsessions communes des peuples dans cette zone géographique. Ces traits qui trahissent toute une communauté, deviennent des critères d'identification et renseignent sur le fonctionnement des structures sociales. La littérature pour enfant en Afrique⁵ propose alors des dominances qui apparaissent comme une approche sociologique des collectivités. Loin d'être une sorte de miroir reflétant la réalité, la littérature pour enfant dans les pays de l'Afrique centrale se présente comme un code de lecture ou de communication permettant au lecteur de s'informer sur le fonctionnement et la vie dans les espaces présentés dans les différentes œuvres. Dans un certain nombre de textes de la littérature pour enfant, il y a un étonnant effacement du père.

La présence du père dans cette littérature pour enfant se lit dans une dynamique de la banalisation de cette instance sociale. Le père est évoqué comme un paramètre réel du cadre familial mais totalement absent dans le fonctionnement de toutes les structures sociales. Souvent il est mort, absent, soûlard, ou aveugle. Il s'agit d'un agent, non pas effacé dans la perception de la famille mais d'un membre dont le rôle est réduit à néant, soit par une infirmité, chez Justine Mintsa, soit pour cause de décès chez Jacques Logmo, Gilda Rosemonde Moutsara-Gambou, Théophile Tchangan Kouamou. Il n'a pas une certaine influence sur la société et, par voie de conséquence, est donné pour mort, au plan communautaire, dans les différents espaces considérés. Qu'il s'agisse de *L'héritage de Nassara*⁶ de Jacques Logmo et de *Folle comme sa mère*⁷ de Théophile Tchangan Kouamou (Cameroun), de *Le Socle en pleurs*⁸ de Gilda Rosemonde Moutsara-Gambou (Congo) ou de *Premières lectures*⁹ de Justine Mintsa (Gabon), la présence du père est vécue comme une simple

figuration. Le père est présenté dans les différents espaces fictifs de cette littérature, dans ses fonctions biologiques de simple géniteur. Il assure de façon naturelle, et avec désinvolture, sa participation à la procréation des enfants. Souvent, dans les œuvres, l'idée de l'existence d'une famille constituée, où l'enfant partage des instants d'affection avec ses parents, est balayée par cette absence notoire.

I. DE LA VICTIMISATION DE L'ENFANCE

C'est un être assez secondaire dont la présence est insignifiante, sinon ignorée par les autres corps sociaux. Cet effacement s'explique par le fait que le modèle de société qui surgit dans les textes semble plus proche de la matrilinéarité. Si la mère apparaît dans ces œuvres comme le partenaire avec qui l'enfant, dans le processus d'édification et de formation de son être, peut partager des instants affectifs, elle est placée aussi dans une situation d'impuissance chez certains auteurs. C'est alors, et naturellement, auprès d'un membre de la famille maternelle que l'enfant trouve un semblant de réconfort. L'écoute dont il peut parfois jouir lui est assurée par des tantes, des oncles et dans certains cas par des amies de sa mère. Dans *Folle comme sa mère*, Etna, une jeune fille de dix ans, née de mère folle (Loba) et de père inconnu, a été récupérée et prise en charge par Marguerite, la petite sœur de sa mère. Aux côtés de ses cousins Francis et Lilè, elle a pu connaître ses premières joies, nées d'une relation intimiste avec des personnes à qui elle peut se fier,

avec qui elle peut établir des liens d'une certaine cordialité et d'amour. Elle a quitté le dépotoir du marché qu'elle partageait avec sa mère, ses haillons pour un cadre de vie acceptable. Ses premiers pas d'écolière n'ont pu être assurés que grâce à la présence de cette tante. De même, dans *Le Socle en pleurs* de Moutsara-Gambou (la mort de Kitoko) et dans *L'Héritage de Nassara*, l'absence du père transforme la vie des enfants en une accumulation d'espoirs déçus.

Dans aucun de ces espaces, les auteurs ne mentionnent pas les éléments qui apparaissent traditionnellement comme les supports d'une éducation et qui participent à un éveil psychologique et social des enfants. Les jeux, la réelle prise en charge, les instants de joie, les échanges avec d'autres enfants ; bref tout ce qui favorise une émulation et participe à la formation des enfants, ou du moins à leur équilibre, est effacé de toutes les situations évoquées. C'est sous l'autorité de l'entourage de la vieille Adjidjatou que Nassara s'est formé une morale et a pu vaincre les épreuves que la vie lui a réservées. Les onze enfants de Kitoko, eux, n'ont bénéficié d'aucune aide. Ils sont généralement partagés entre les occupations domestiques et les obligations scolaires. Dans ces contextes, l'école vers laquelle la mère pousse certains parmi eux apparaît comme un véritable luxe. D'ailleurs, aucun des enfants présentés dans les différents espaces de cette littérature n'a réussi à se maintenir dans le système éducatif.

La présence méconnue, ignorée ou parfois assumée du père, comme c'est le cas chez Justine Mintsá, participe de la mauvaise qualité de vie et des résultats scolaires déplorables de certains de ces enfants. Presque tous les auteurs font apparaître l'école comme un cadre de vie superfétatoire. Très peu d'enfants y trouvent un intérêt pour leur vie et leur prise en charge sociale. C'est pourquoi ils délaissent très tôt les enseignements scolaires pour d'autres voies de survie.

(Footnotes)

¹ Sigmund FREUD.

Totem et tabou. Paris. Petite Bibliothèque Payot. 1912.

² René GIRARD, *La violence et le sacré*. Paris, Hachette Littératures, coll. Pluriel, 1972;

Shakespeare, les feux de l'envie. Paris, Grasset, Le Livre de poche, 1990;

Mensonge romantique et vérité romanesque. Paris, Grasset, 1961.

³ L'expression est de nous. Le renoncement au père ou sa mort conduit à une interrogation sur les incidences du parricide. Les conséquences de ce phénomène laissent apparaître le coupable comme responsable de la dislocation des fondements de l'autorité et de la cité. En rejetant l'autorité, en privant la société d'un de ses membres par l'acte du parricide, le fautif contribue à l'éclatement de la société. Dans ces conditions, il est difficile que l'on puisse penser à une recomposition facile de la famille. La mort du père devient synonyme de celle de la famille et donc du pays.

⁴ C'est une récurrence chez des auteurs comme Sony Labou TANSI, Henri LOPES, Ferdinand OKOUMBA-N'KOGHE.⁵ Nous n'avons pas la prétention de couvrir toute cette région d'Afrique. Nous nous contenterons des œuvres des auteurs de cette région.

⁶ Jacques LOGMO, *L'Héritage de Nassara*. ACCT, Paris, 1999.⁷Théophile Tchangin KOUAMOOU, « Folle comme sa mère » in *Courses contre la montre*. NEA/EDICEF/ACCT, Les Inédits 94, Paris, 1994.

⁸ Gildas Rosemonde MOUTSARA-GAMBOU, *Le Socle en pleurs*. ACCT, Libreville, 1999.

⁹ Justine MINTSA, *Premières lectures*. HAIHO, Lomé, 2000.

Ils se contentent dans ces espaces fictionnels d'une auto-éducation qui leur assure une certaine existence. Dans *Le Socle en pleurs* tous les enfants de Kitiko ont préféré servir, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, dans les milices créées par les leaders politiques au lieu de continuer à végéter dans une misère qui les conduit vers une mort certaine. Très tôt, ils se formalisent avec la violence politique, les assassinats et surtout les armes et les drogues qui, deviennent les moyens les plus évidents, pour eux, de se mesurer à leurs aînés, à la société des adultes. Les nouveaux moyens d'affirmation de leur identité leur permettent de s'assumer comme des êtres prématurément matures. Il s'établit ainsi une rupture entre les principes de base qui fondent l'éducation et la formation des enfants dans les espaces africains et cette tendance à l'expression d'une volonté de puissance, une certaine inclinaison vers une substitution des enfants aux adultes dans l'exécution de certaines tâches. Les duretés des répressions, les violences des actes posés par ces enfants, engagés par des politiciens, illustrent les conséquences de l'absence d'une réelle éducation. Ils sont, à l'image des enfants soldats dans *Allah n'est pas obligé* de Kourouma¹ ou ceux présentés par Emmanuel Dongala dans *Johnny Chien Méchant*, comme petit Gazon alias Johnny,² des machines à tuer et représentent la manifestation de la faillite de la société. La faiblesse d'une certaine interrogation sur les actes qu'ils posent, la maîtrise des décisions prises et mises en application leur échappent. Chez ces enfants le parricide se donne à voir comme une certaine forme de violence contre tout foyer de moralité ou d'autorité. Il est l'expression du sentiment d'un échec cuisant de toutes les formes de prises en charge collectives ou parentales. La souffrance intériorisée, l'abandon et toutes les frustrations conduisent vers une agressivité qui se manifeste dans toutes les formes de révolte contre l'ordre établi et la tutelle. C'est vers la drogue, l'alcool, bref vers les paradis artificiels évoqués par Baudelaire qu'ils se tournent pour assumer leur nouvelle identité. Certes, autour d'eux, la société prend conscience des dérives nées de cette absence d'une tutelle paternelle qui puisse leur servir de modèle et, déplore les changements sociaux qui conduisent vers un déséquilibre :

Tu te rends compte, ma fille, tous nos enfants sont en train de nous échapper. Quand ils avalent ces comprimés, ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils deviennent agressifs. Et ce n'est plus que vol par-ci ; bagarre par-là... Ils changent complètement...³

Mais tout le monde se retrouve dans une certaine indolence, dans une espèce d'incapacité vis-à-vis de cette déstructuration de la famille et se contente de déplorer les effets pervers de cette situation. En fait, c'est que le schéma social, l'image de la famille mononucléaire qui se lit dans ces œuvres, ou plutôt cette sorte d'évolution qui dédouane la communauté et met les individus face à leurs responsabilités, conduit vers un désengagement de l'entourage pour permettre à chacun de répondre de ces actes. Or, dans les différents espaces, le père est mort, inconnu de l'enfant. Parfois, il est présent mais témoigne d'une irresponsabilité en ne répondant pas à ses obligations envers l'enfant. Ce dernier ne peut donc pas bénéficier de cet accompagnement auquel il pouvait espérer. Livré à lui-même, il est évidemment happé par tous ceux qui pensent qu'ils n'ont aucune obligation envers lui. Même, les parents proches, les cousins germains n'établissent pas toujours des relations sincères, honnêtes avec eux. Toutes les dérives sont alors observables dans la vie de ces enfants. A partir du moment où il n'a aucune protection sociale, dès l'instant où sa fragilité est provoquée par cette absence du père et dans certains cas par l'isolement de la mère, l'enfant apparaît alors comme un objet ou une victime expiatoire. Dans *Folle comme sa mère*, Etna n'a connu que supplices, indifférence, violences physiques, humiliation de toutes natures, dédain et mépris de la part de sa tante maternelle, Marguerite. Toutes les accusations portées contre elle sont supposées fondées. Ceci déclenche une violente réaction chez sa tante, qui se met dans un état hystérique, comme si Etna, accusée de vol, est une pestiférée, une possédée à désenvoûter :

Quand sa tante l'avait vue ainsi arriver, elle était entrée dans une rage folle. Sans lui demander des comptes, elle s'était mise à la frapper avec tout ce qu'elle trouvait sur son passage, à lui hurler toutes les méchancetés du monde qu'elle gardait dans son cœur et qu'elle n'avait pas eu l'occasion de lui dire...⁴

Alors, elle se laisse aller avec une certaine délectation à des insultes les plus immondes et les plus horribles à l'endroit de la petite fille :

Chiienne ! Sorcière !
Enfant de Satan ! Tu
viens faire quoi à
côté de moi ?
Ordure ! Sale fille !

Qui t'a accouché ?
Saleté !⁵

s'interrogent à la fois sur leur existence, leur espace,
sur leur vie, sur leur condition :

L'univers bestial qu'elle découvre auprès de sa tante fait d'elle une excommuniée, une maudite, une exclue du monde des hommes. Exposée à tous les dangers, traquée par des gens auprès de qui elle pensait trouver un réconfort, elle choisit de retourner sur le dépotoir, à côté de sa mère. Rejetée par cette dernière, elle vit dans un univers où elle n'a aucune attache à cause de l'inconscience d'un père, d'un homme qui s'est dérobé à un moment à ses obligations. Ces différentes exclusions dont elle a fait l'objet tant auprès de ces condisciples que de sa tante, loin de paraître anodines, consacrent le mythe de la victime ou de bouc émissaire, rendu responsable de tous les malheurs de la collectivité. Le processus de victimisation et de culpabilisation de Etna commence dès l'instant où sa présence est perçue, dans ces cadres, comme une perturbation. Sa vie et sa présence deviennent source de toutes les dégradations inattendues dans ces différents milieux. Par conséquent, elle est confrontée à des actes de répulsion, d'agressivité qui sont la marque des tensions nées de cette "cohabitation" non acceptée aux plans social et psychologique. Nous assistons à une apparente immolation symbolique de cette jeune fille, identique à celle de Oedipe dont René Girard fait écho dans *La Violence et le sacré*.⁶ C'est ce qu'il nomme la crise de "Degré". Le bouc émissaire, la victime désignée apparaît au regard des autres comme une peste à éradiquer. Il est alors indispensable que le coupable puisse être expulsé, éloigné de la communauté afin que celle-ci retrouve son calme, sa normalité et son harmonie. Cette violence sacrificielle fonde l'unité de groupe et permet de retrouver les équilibres qui existaient avant l'intrusion d'Etna dans cette famille et dans le cadre scolaire.

Dans ce contexte, la littérature pour enfant en Afrique centrale devient une éternelle plainte des enfants, une mélodie chantée et répercutée à l'infini comme un écho dans un désert où aucune autre oreille n'écoute. Elle est empreinte d'un certain lyrisme et, tous les enfants qui partagent le même destin que Etna

Est-il possible de naître et être seul au monde ?
Abandonné et rejeté
Dans un endroit sinistre où ne passent
Ni hommes ni fantômes ?
Est-il possible que je n'aie personne au monde ?
Ni parents ni amis ?
Est-il possible que je n'aie rien à faire au monde ?
Qui donc peut me dire ce qu'ici je fais
Braillant à tue-tête ?
Qui peut me dire de qui je suis le fruit ?¹

En fait, leur existence est définie par leur condition sociale. Dans ces milieux, le père est censé assurer la protection et la survie à ces enfants dans une famille constituée et équilibrée. Toutefois, à partir du moment où le père disparaît de leur vie, ils connaissent une espèce de malédiction, une errance qui s'intensifie durant toute leur vie. Leur vie n'a rien de différent de celle des *osu* décrits par Chinua Achebe dans *Le Monde s'effondre*.² La prise de conscience de leur condition n'émeut en rien la communauté. Leurs cris se brisent contre des vitres et, ils sont seuls face à leur destin. La découverte même de cette condition des enfants sans père ou avec un père physiquement présent mais dont l'irresponsabilité devient criarde est assez attristante et angoissante. Elle est sans effet probant sur la collectivité. Elle réaffirme cette incapacité à échapper à son sort. C'est ce que traduisent les plaintes du personnage de *Rêves d'enfants* :

(Footnotes)

¹ Peggy Lucie AULELEY, *Rêves d'enfants*, ACCT, Libreville, 1994, p.7.

² Chinua ACHEBE, *Le Monde s'effondre*, Présence Africaine, Paris, 1966. Il s'agit d'une traduction de *Things fall apart*, Heineman, Londres, 1958, la version originale en anglais.

(Footnotes)

¹ Ahmadou KOUROUMA, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris, 2000.

² Emmanuel DONGALA, *Johnny Chien Méchant*, Le Serpent à Plumes, Paris, 2002.

³ AISSATOU, "Néra" in *Course contre la montre*, Les Inédits 94, RFI/ACCT, NEA/EDICEF, Paris, 1994, p.108.

⁴ Théophile Tehangain KOUAMOOU, "Folle comme sa mère", in *Course contre la montre*, Les Inédits 94, RFI/ACCT, NEA/EDICEF, Paris, 1994, p.28

⁵ Théophile Tehangain KOUAMOOU, op cit, p.29

⁶ René GIRARD, op cit: il serait intéressant de lire aussi Jean -Pierre VERNANT et Pierre VIDAL-NAQUET, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, La Découverte/Poche, Paris, 2001 à propos de la victimisation du coupable à expulser de la cité.

Je suis une OSSAKA
 Pendant que les autres s'amuse
 Moi je travaille
 Travaillant par-ci, travaillant par-là
 Parce que je suis une OSSAKA
 Pendant que les autres vont à l'école
 Moi je porte déjà le monde sur mon frêle corps
 Allant par-ci, allant par-là
 Parce que je suis une OSSAKA
 Est-ce possible que l'OSSAKA
 N'ait pas droit à l'instruction ?
 Est-ce possible que l'OSSAKA
 N'ait pas droit aux études ?
 Et pourtant je reste un humain.¹

Tout laisse apparaître, dans cette littérature, non seulement une paternité-absence mais aussi une certaine insouciance de l'autorité paternelle. Ceci se double d'une dislocation des liens de parenté, car, même dans les espaces où le père est connu, toute attache avec les enfants est rompue, dès l'instant où le père décède ou est frappé d'une quelconque infirmité. La mère se retrouve maîtresse de l'éducation et de la prise en charge des enfants, si ce ne sont pas les enfants eux-mêmes qui assument cette fonction. Or, les moyens de subsistance de ces femmes sont, partout, si dérisoires, qu'ils ne permettent pas d'assurer un minimum vital et social aux enfants. Par conséquent, de façon prématurée, les enfants apprennent à être les agents de leur propre vie. Ce qui est évident pour ceux-ci, dans les différents espaces, c'est que

La personne est création perpétuelle de soi comme du monde, tout en étant appel à la création d'autres personnes. Elle n'est pas sans cet appel à l'existence, qui est appel à (...) l'amour.²

Dans le cadre familial et social, l'enfant est présenté et perçu comme un agent actif qui participe à la vie de la communauté en assumant de façon prématurée des responsabilités qui sont traditionnellement dévolues à des personnes âgées. Il s'établit alors une espèce de substitution de rôle et de statut.

Vers une "prématuration" de l'enfance.

Cet abandon des enfants, cet effacement du père et cette irresponsabilité des adultes, placent des enfants dans un double système de vie: maîtres de soi et partenaires des mères. La substitution de l'enfant à son père, apparaît comme une constance et un paramètre

déterminant dans le développement de l'enfant. Ce dernier se définit comme un être responsable, dès l'instant où l'autorité du père s'est amoindrie dans le cadre de vie familial. Il lui revient, par conséquent, dans presque toutes les œuvres, d'assumer les obligations du père dans cette littérature enfantine de l'Afrique centrale. Aussi bien dans le conte, dans la nouvelle que dans le roman pour enfant, il y a une convergence de vue vers l'enfant-autorité de la famille. Dans *L'héritage de Nassara* de Jacques Logmo, du Cameroun, le héros Nassara, dès son jeune âge, a perdu son père tandis que sa mère était aveugle. C'est à lui que revient l'obligation d'entretenir sa mère cloîtrée et d'assumer sa propre éducation en respectant les recommandations de ce défunt père qui ne lui avait laissé en héritage qu'une chèvre à faire procréer, sans lui en indiquer les moyens. La vie de Nassara devient alors un processus, une espèce de maturation qui le conduit, à travers des épreuves, à la réalisation de son être. Cette maturation de l'individu n'a pu être réalisée que grâce aux épreuves d'endurance auxquelles il est confronté quotidiennement. En se mesurant, dans l'adversité, aux autres garçons de son âge, en cherchant, à travers l'expérience de la vie à prendre le dessus sur l'adversité de son entourage et à se montrer suffisamment mûr, il parvient à résoudre l'énigme posée par son père, à sa mort, et à donner une nouvelle existence à sa mère.

Dans ces conditions, l'approche de l'univers de l'enfant, dans cette littérature, devient une formulation d'un modèle de société où la présence du père est volontairement éclipsée par les auteurs pour laisser émerger des espaces dans lesquels l'enfant devient un agent responsable du développement social. En le poussant dans cette logique de remplacement de son père, en lui inculquant, dès sa tendre enfance, des valeurs sociales, morales et éducatives, en le confinant dans une dynamique d'autoformation, de responsabilisation, il appréhende les difficultés qui seront les siennes, demain, à l'âge adulte. Chez Théophile Tchangan Kouamouo, dans *Folle comme sa mère*, la vie est aussi un véritable chemin de croix pour Etna, la jeune fille de dix ans. De père inconnu et de mère folle, elle est rejetée par toute la communauté à cause de cette naissance incongrue, sinon "maudite". Récupérée à sa naissance par sa tante maternelle, elle connut toutes les misères d'une enfance malheureuse et d'une famille désorganisée. Ses réveils se font à coups de bâton, d'insultes incessantes. Ceci ne l'a pas empêchée de se mettre au travail à l'école dans l'espoir de pouvoir soigner sa mère plus tard. Mais les duretés de la vie imposées par cette parente ont mis fin à ce rêve.

L'espace social et littéraire devient névrotique : tout porte à croire que seule l'absence physique ou sociale du père permet l'émergence d'une relation plus intime entre la mère et l'enfant. Le resserrement des liens entre Obone et sa mère, avec une dynamique non de complémentarité mais d'effacement de l'une au profit de l'autre, atteste cette approche freudienne de l'éloignement de la mère au profit de la fille. Elles sont devenues, certes, plus complices dans ce statut d'assistantes affectées au service du père aveugle et presque absent dans la gestion de la famille. Mais ce qui est surprenant c'est que les liens entre le père et la fille ont éclipsé les relations traditionnelles entre les époux. Le père, dans sa condition d'infirmes, ne sollicite que les services de sa fille et celle-ci est prompte à l'accompagner et à jouer à la protectrice, à la place de la mère. Cette dépendance du père ouvre la voie à une certaine affirmation de la personnalité de la fille. Elle devient, au détriment de la mère, la véritable responsable de cette famille. Par conséquent, le père est confiné dans une apparente inutilité et ne participe même pas aux grandes décisions. Tout est décidé pour lui et tout exécuté par sa fille Obone. Cette présence qui apparaît comme une charge sociale pour cette enfant remet en cause les logiques de la distribution des fonctions dans ces sociétés où le père a tout le pouvoir. Maître incontesté, il lui revient d'organiser et de régenter l'existence des autres. Dans ces textes, tout est contraire à ces considérations traditionnelles de la gestion de la famille. Le père apparaît davantage comme un décoratif. Sa présence n'influence en rien la vie de cette famille. D'ailleurs, lui-même ne s'y intéresse pas. Les tentatives timides de rejet de l'assistance de sa fille sont très souvent sans influence sur les choix de Obone. L'infirmité permet à ces deux personnages de réactualiser cette relation mythique entre Antigone et Œdipe. Comme Antigone, c'est la benjamine Obone qui veille sur le père et qui l'accompagne partout. Rappelons que l'infirmité et la claudication sont des marques d'identification d'une pratique qui caractérise le processus de dégradation

de l'être et, qui conduit au commencement d'un rite initiatique vers les morts. Autant que l'ont connue Œdipe, Achille avec son talon, Thésée avec ses sandales dorées d'Égée, et même Zeus avec les monstrueux Typhon³ qui lui coupa les nerfs des pieds et des mains, la faiblesse, la cécité du père de Obone est l'élément extérieur justifiant son existence futile et inutile, donc la source de son élimination de l'espace des vivants. D'où sa mise à l'écart de la gestion de la famille laissée aux bons soins de la jeune fille. Nous sommes de plain-pied dans l'approche freudienne du parricide et de l'inceste. Il ne s'agit pas forcément de la mort du père, perçu comme objet de convoitise entre la mère et la fille, mais d'un détournement, d'une substitution de la fille à la mère et au père. Ainsi le parricide trouve alors sa source dans l'appropriation outrageuse du père et de son autorité au détriment de la mère. Cette envie morbide de Obone à jouer à la mère nourricière, à supplanter sa mère dans les tâches quotidiennes et dans ses obligations d'épouse, consacre l'un des aspects de l'analyse freudienne du parricide : ici la mort symbolique de la mère génitrice, perçue comme un obstacle à la manifestation identitaire de la fille. Ce rapprochement entre les deux, laisse entrevoir les mêmes sentiments: orgueil, honte, remords, fuite, rejet des autres, relevés dans le mythe d'Œdipe. L'héroïne, elle-même, retrace cette relation avec une forte charge affective :

Il choisit d'affronter un danger qui allait, à tous les coups, le prendre au dépourvu, ou en traître. J'étais tentée d'aller à son secours, mais, tel que je le connaissais, non seulement il allait rejeter mon assistance, mais encore mon geste risquait de le blesser dans son amour-propre. Déjà, il éprouvait la douleur de ne pas être le père qu'il aurait voulu être (...) de là, que je me mette à le mater, ce serait le comble. Il en souffrirait. Je préférais le laisser accomplir son acte héroïque.⁴

La double nature de cette relation père-fille dans cette littérature, définit, pour les géniteurs, deux statuts avec une logique antagonique. L'émergence de l'un à côté des enfants éclipse la personnalité de l'autre. S'il apparaît dans ces œuvres une tendance à écarter de la vie familiale la présence du père, qui doit normalement s'occuper du devenir de la famille, l'espace social dans ces œuvres permet d'apprécier la qualité des liens entre les parents, en dehors de toute considération des enfants. L'enfant n'a souvent pas resserré les liens, qui n'ont aucune solidité, entre les parents dans cette littérature. On découvre que les enfants ne font pas l'objet de préoccupations affectives, sociales, morales dans ces cadres présentés par certains auteurs. Tout se déroule dans un système de jeu où l'enfant n'apparaît pas désiré, encore moins aimé. Bien plus, l'existence même d'une famille constituée est sujette à des interrogations. Les rejets sont constants et leurs expressions par les enfants sonnent comme une accusation.

On a le sentiment qu'il y a un reniement volontaire de l'autorité paternelle, perçue, généralement, comme une réalité primordiale de l'accomplissement de l'identité des enfants. Le père est nié partout et confiné dans des fonctions naturelles, animales ; jamais sociales. Cette orientation œdipienne fait surgir une forte présence de la mère, présentée comme conseillère et compagne de l'enfant dans son rôle de garant des équilibres sociaux, comme le souligne Jacques Logmo dans *L'héritage de Nassara*, Justine Mintsá, elle, donne de cette approche de l'absence du père, une considération cynique en inscrivant ce mythe de l'enfance responsable dans une logique de l'indifférence, dans une absence de toute affectivité. Certes, dans ses *Premières lectures*, le père existe tout au long du récit mais il est réduit à des rôles assez secondaires. Il n'a aucune autorité car le narrateur, qui est l'héroïne, en fait un aveugle. Ce handicap enlève au père la charge, la sûreté et surtout la participation à la vie de la famille. D'ailleurs, ses occupations se limitent à ces quelques instants qu'il passe dans le corps de garde, en attendant

qu'on lui apporte ses repas. Bien plus, il est transporté au théâtre pour suivre *Othello* de Shakespeare. Cet état crée une rupture entre Obone la jeune héroïne, scolarisée et son père, analphabète, dont l'état ne provoque ni affliction ni compassion. C'est avec cynisme qu'elle retrace les liens affectifs entre elle et son père :

Mon père est invalide. Il a perdu la vue au cours d'une partie de chasse, peu de temps avant ma naissance. Il ne m'a jamais vue. Mon cœur se serre chaque fois que je vois un papa, plein d'orgueil, admirer son bébé. Je n'ai pas eu droit à cela. Grande aussi doit être la peine de mon père. Mais j'évite toujours de me mettre à sa place. Cela me fait souffrir inutilement. Alors, je n'y pense plus.⁵

Ici, apparemment, ce qui choque ce n'est pas tant l'infirmité de ce père, mais son existence et sa présence dans cette famille, sa condition d'un être objet ; donc la vacuité de son statut de père. Le père est perçu dans les textes à travers sa situation actuelle d'impotent. Sans réaction aucune, il subit les choix de sa fille.

(Footnotes)

¹ Peggy Lucie AULELEY, op cit, p.6. Ossaká signifie en langue Omiène. parlée au Gabon, esclave.

² Thierry EKOJIA, "La personne comme acte métaphysique" in *Exchorésis*, revue africaine de philosophie, n°2, vol. 2, Raponda Walker, Libreville, 2004, p.111.

³ Carlo GINZBURG, *Le Sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, Bibliothèques des histoires, 1992.

⁴ Justine MINTSA, *Premières lectures*, Haho, Lomé, 2000, p.13. C'est nous qui soulignons. Par ailleurs, Mintsá est Fang et a donc une maîtrise des règles de la patrilinéarité. Pourtant elle présente aussi un espace vidé, en réalité, de la présence du père.

⁵ Justine MINTSA, op cit, pp.5-6.

CONCLUSION

L'espace fictionnel transparaît alors comme un ensemble de rêves non réalisables pour ces enfants dont presque tous connaissent une scolarité difficile voire même calamiteuse, de dislocation des relations familiales, de rivalités, d'échecs continus, de comportements bestiaux et d'auto-destruction puisque le parricide constitue en lui-même un geste suicidaire-tuer son père ou sa mère c'est déjà se tuer soi-même. Suivi inexistant, prise en charge difficile, le cadre de vie devient une somme de souffrances, perçue comme fondatrice de la personnalité des enfants.

L'approche du parricide dans cette littérature permet de faire une distinction entre le parricide monstrueux et parricide tolérable. La place de l'enfant laisse voir des dysfonctionnements dans la structuration la famille. Les manquements liés à la fonction du père sont à l'origine des actes déviants évoqués dans cette littérature de jeunesse. Le traitement du parricide est axé sur les comportements parentaux défailants. Il nous amène à lier le texte à une réflexion globale sur la société, la vision sociale des peuples de l'Afrique centrale, la gestion politique des hommes et le modèle de développement secrété par l'organisation sociale. La réalité du fait social revient fortement dans les discours et dans les représentations éthiques et sociales des communautés décrites dans ces œuvres d'auteurs de l'Afrique centrale. L'analyse du parricide place alors le lecteur à la jonction de l'histoire de la violence et de la famille avec une exhortation à l'appréciation des mutations sociales. La conséquence de cette approche des faillites des structures sociales ouvrent également la voie à l'appréciation des enfants de la guerre décrits par Kourouma, Dongala, Mbenga Mpiala, Couao-Zotti, Nkashama et bien d'autres dans leurs textes. Dans ces œuvres, l'irresponsabilité des parents, et des adultes de façon générale, facilite l'émergence des terreaux de la violence observée chez des enfants, qui se sont retrouvés très tôt impliqués dans des guerres dont ils ne comprennent même pas les mobiles. Les effets

pervers de cette situation déplorable sont souvent dévastateurs sur la psychologie de ces enfants, transformés en redoutables machines à tuer, parce qu'aucune autorité n'a réussi à canaliser leurs pulsions destructrices par les canons de l'éducation. Ce qui nous écarte des manifestations esthétiques d'un Baudelaire ou d'un Benjamin Constant et nous rapproche davantage de Polybe avec les éléments d'une crise de famille, de conflits de générations, de violence à l'intérieur du cadre familial.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. AISSATOU, "N.", 1994, in *Courses contre la montre, Les Inédits 94, RFI/ACCT*, Paris, NEA-EDICEF.
2. AULELEY, P. L., 1994, *Rêves d'enfants*, Libreville, ACCT.
3. DONGALA, E., 2002, *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à Plumes.
4. EKOGHA, T., 2004, "La personne comme acte métaphysique" in *Exchorésis*, revue africaine de philosophie, n°2, vol.2, Libreville, Raponda Walker.
5. FREUD, S., 1912, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
6. GINZBURG, C., 1992, *Le sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, Bibliothèques des histoires.
7. GIRARD, R., 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset.
8. ————, 1972, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette-Littérature.
9. ————, 1990, *Shakespeare, les feux de l'envie*, Paris, Grasset.

10. KOUAMOOU, T. T., 1994, "Folle comme sa mère", in *Courses contre la montre, Les Inédits 94*, RFI/ACCT, Paris, NEA-EDICEF.
11. KOUROUMA, A., 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
12. LOGMO, J., 1999, *L'héritage de Nassara*, Paris, ACCT.
13. MENDEL, C., 1968, *La Révolte contre le père. Introduction à la socio-psychanalyse*, Paris, Payot.
14. MINTSA, J., 2000, *Premières lectures*, Lomé, Haho.
15. MOUTSARA-GAMBOU, G. R., 1999, *Le socle en pleurs*, Libreville, ACCT.
-

L'interaction grandissante entre journalisme et littérature se mesure au nombre de conférences, colloques, et autres rencontres qui leur sont consacrés, et ce tant dans le monde anglophone que francophone. À l'ère de Twitter et des messages n'excédant pas les cent-quarante signes, le journalisme littéraire peut sembler désuet, voire obsolète, le lecteur actuel étant plutôt